

était « devant une situation révolutionnaire aigue ». Très juste ! Cependant si les bolcheviks avaient, en août, adopté la position de Thaelmann, au lieu de la situation révolutionnaire, on aurait pu se trouver devant une situation contre-révolutionnaire.

Pendant les derniers jours d'août, Kornilov fut écrasé, en réalité, non par les armes mais par la seule unanimité des masses. Immédiatement après, le 3 septembre, Lénine proposa dans la presse un compromis aux mencheviks et aux socialistes-révolutionnaires : vous constituez la majorité dans les Soviets, — leur disait-il, — prenez le pouvoir, nous vous aiderons contre la bourgeoisie ; garantissons-nous la pleine liberté d'agitation, et nous vous assurerons la lutte pacifique pour la majorité dans les Soviets. Voilà quel opportuniste fut Lénine ! Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires repoussèrent ce compromis, c'est-à-dire la nouvelle proposition de front unique contre la bourgeoisie. Ce refus devint l'arme la plus puissante entre les mains des bolcheviks pour la préparation de l'insurrection armée, laquelle, sept semaines plus tard, balaya les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires.

Il n'y a eu jusqu'à maintenant qu'une seule révolution prolétarienne victorieuse au monde. Je ne prétends nullement que nous n'avons fait aucune erreur sur la voie de la victoire ; mais je crois, néanmoins, que notre expérience a pour le Parti communiste allemand une certaine importance. J'ai fait l'analogie historique la plus proche et la plus apparentée. Or, comment répondent à cela les chefs du Parti communiste allemand ? Par des injures.

Seul le groupe ultra-gauche du *Roter Kämpfer* essaya de répliquer « sérieusement », armé de toute sa science, à notre comparaison. Il considère que les bolcheviks ont bien agi en août « parce que Kornilov fut le chef de la contre-révolution tsariste. Cela signifie que sa lutte fut celle de la réaction féodale contre la révolution bourgeoise. Dans ces conditions, le compromis tactique des ouvriers avec la bourgeoisie et son appendice menchevik-socialiste-révolutionnaire fut non seulement juste, mais aussi nécessaire et inévitable parce que les intérêts des deux classes coïncidaient dans la lutte contre la contre-révolution féodale ». Et puisque Hitler représente la contre-révolution bourgeoise et non féodale, la social-démocratie qui soutient la bourgeoisie ne peut pas aller contre Hitler. Voilà pourquoi le front unique en Allemagne n'existe pas, et voilà pourquoi la comparaison de Trotsky y est erronée.

Tout cela a l'air très solide. En réalité, il n'y a pas là un mot de vrai. La bourgeoisie russe ne s'est nullement opposée en août 1917 à la réaction féodale : tous les hobereaux appuyaient le parti cadet qui luttait contre l'expropriation des hobereaux. Kornilov se disait républicain, « fils de paysan », partisan de la

réforme agraire et de l'Assemblée constituante. *Toute la bourgeoisie soutenait Kornilov*. L'accord des bolcheviks avec les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks n'est devenu possible que parce que les conciliateurs avaient rompu temporairement avec la bourgeoisie : ils y ont été poussés par peur de Kornilov. Les conciliateurs ont compris qu'avec la victoire de Kornilov la bourgeoisie n'aura plus besoin d'eux et permettra à Kornilov de les écraser. Dans ces limites, comme on le voit, l'analogie dans les rapports entre la social-démocratie et le fascisme est complète.

La différence ne commence nullement là où la voient les théoriciens du *Roter Kämpfer*. En Russie, les masses de la petite bourgeoisie, avant tout la paysannerie, inclinaient à gauche et non à droite. Kornilov ne s'appuyait pas sur la petite bourgeoisie. C'est précisément pour cela que son mouvement ne fut pas fasciste. Ce fut une contre-révolution bourgeoise — et nullement « féodale » — de général comploteur. En cela résidait sa faiblesse. Kornilov s'appuyait sur la sympathie de toute la bourgeoisie et sur l'aide militaire des officiers, des junkers, c'est-à-dire de la jeune génération de la même bourgeoisie. Tout cela s'est avéré insuffisant. Mais avec une fausse politique des bolcheviks, la victoire de Kornilov n'eut été nullement exclue.

Comme nous le voyons, les objections du *Roter Kämpfer* contre le front unique en Allemagne sont basées sur le fait que ses théoriciens ne comprennent ni la situation russe, ni la situation allemande (1).

Se sentant peu sûre sur la glace de l'histoire russe, la *Rote Fahne* essaie d'aborder la question d'un autre côté. Pour Trotsky, seuls les nationaux-socialistes seraient des fascistes. « L'état d'exception, la baisse dictatoriale des salaires, l'interdiction effective des grèves... tout cela, d'après Trotsky, n'est pas du fascisme. Tout cela, notre parti doit le souffrir ». Ces gens vous désarment par l'impuissance de leur méchanceté. Où et quand ai-je proposé de « souffrir » le gouvernement Brüning ? Que signifie ce « souffrir » ? S'il s'agit de l'appui parlementaire ou extra-parlementaire au gouvernement Brüning, alors il est en général honteux d'en parler entre communistes. Mais dans un autre sens, historiquement beaucoup

(1) Toutes les autres conceptions de ce groupe sont au même niveau et ne forment qu'une répétition des erreurs les plus grossières de la bureaucratie stalinienne, accompagnées de grimaces encore plus ultra-gauchistes. Le fascisme règne déjà, le danger hitlérien proprement dit n'existe pas, quant aux ouvriers ils ne veulent pas lutter. Si la situation est vraiment telle que nous ayons encore assez de temps devant nous, on devrait conseiller aux théoriciens du *Roter Kämpfer* d'utiliser les loisirs à lire de bons livres, au lieu d'écrire de mauvais articles. Il y a longtemps que Marx expliqua à Weitling que l'ignorance ne mène jamais à rien de bon.

plus large, vous, messieurs les criards, vous êtes tout de même forcés de « souffrir » le gouvernement Brüning, parce qu'il vous manque les forces pour le renverser.

Tous les arguments que la *Rote Fahne* dirige contre moi concernant les affaires allemandes auraient pu, à juste titre, être dirigés contre les bolcheviks en 1917. On aurait pu dire : « Pour les bolcheviks, la kornilovienne commence avec Kornilov. Mais Kerensky, n'est-il pas korniloviste ? Sa politique n'est-elle pas dirigée vers l'étouffement de la Révolution ? Ne réprime-t-il pas les paysans à l'aide d'expéditions punitives ? N'organise-t-il pas les lock-outs ? Lénine n'est-il pas dans l'illégalité ? Et tout cela, devons-nous le souffrir ? »

A ma souvenance, il ne s'est pas trouvé un seul bolchevik qui eut osé apporter une telle argumentation. Mais s'il s'en était trouvé un, on lui aurait répondu à peu près ceci : « Nous accusons Kerensky parce qu'il prépare et fa-

cilite l'arrivée de Kornilov au pouvoir. Mais est-ce que cela nous libère de l'obligation de nous jeter dans l'attaque contre Kornilov ? Nous accusons le portier d'avoir entrebaillé la porte devant le brigand. Mais est-ce que cela signifie que nous devons nous détourner de cette porte ? » Puisque, grâce à la tolérance de la social-démocratie, le gouvernement Brüning a déjà poussé le prolétariat jusqu'aux genoux dans la capitulation devant le fascisme, vous concluez : jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture ou par-dessus la tête, n'est-ce pas la même chose ? Non, ce n'est pas la même chose. Celui qui est pris jusqu'aux genoux dans un marécage peut encore s'en tirer. Celui qui y est jusqu'à la tête n'en sortira jamais.

Lénine écrivait des ultra-gauchistes : « Ils disent trop de bien de nous, bolcheviks. Des fois, on a envie de dire : louangez-nous un peu moins, mais pénétrez un peu plus la tactique des bolcheviks, étudiez-la davantage ! »

